

LEFEBVRE, Soeur Esther, *Marie Morin*, premier historien
canadien de Ville-Marie, 1649-1730. Montréal, Fides, 1959. 211 p.

Émile Chartier, p.d.

Volume 13, numéro 4, mars 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302012ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302012ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chartier, É. (1960). Compte rendu de [LEFEBVRE, Soeur Esther, *Marie Morin*, premier historien canadien de Ville-Marie, 1649-1730. Montréal, Fides, 1959. 211 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 13(4), 579-580.
<https://doi.org/10.7202/302012ar>

LEFEBVRE, Sœur Esther, *Marie Morin*, premier historien canadien de Ville-Marie, 1649-1730. Montréal, Fides, 1959. 211 pages.

De Maria nunquam satis; de Ville-Marie non plus. Cette chrétienté, analogue à celle d'Antioche que célébra l'auteur des *Actes*, a fasciné par le surnaturel de ses origines et l'intensité de sa vie mystique, les meilleurs écrivains de France à la suite de Faillon: Goyau, Bertrand, Bordeaux, etc. La trinité Maisonneuve-Jeanne Mance-Marguerite Bourgeoys leur a inspiré la plus vive admiration.

Or, tous, à leur insu ou non, puisaient à une source commune: les *Annales* (1697-1725) de Marie Morin. On les connaissait depuis que, en 1921, la Société historique de Montréal les avait publiées en partie dans la 12^e livraison de ses *Mémoires*; mais on en ignorait la richesse totale et la personne même de l'auteur était presque demeurée dans l'ombre.

En attendant qu'un érudit s'attaque à une édition plus complète et aussi plus exacte, Sœur Lefebvre a voulu tirer le personnage de cette ombre. Elle a ainsi découvert que Marie Morin, première héritière des trois fondatrices de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie, « 5 fois dépositaire, 2 fois assistante, 2 fois maîtresse des novices, 2 fois supérieure » (p. 191), s'est trouvée, en même temps que le représentant le plus authentique des traditions primitives de la maison, « le premier historien canadien de Ville-Marie » (conclusion).

Aussi bien ses *Annales* ne sont-elles pas seulement l'histoire des hospitalières, ses sœurs, mais le récit des événements les plus importants qui se produisirent de 1663 à 1725, tant au futur Montréal que dans le reste de la colonie. C'est ainsi que, si la Sœur Morin décrit minutieusement les deux incendies qui con-

sumèrent son hôpital, la grande institution de l'époque (chap. 15 et 19), elle n'omet ni le « tremble-terre » de 1663 ni le siège de Québec en 1690 ni le naufrage de Walker en 1711 (chap. 3, 12 et 13). Ces récits sont tellement circonstanciés que les historiens postérieurs n'ont eu qu'à s'en inspirer pour reconstituer exactement « l'histoire héroïque » de nos débuts.

Cette reconstitution que Sœur Lefebvre opère, elle aussi, en étudiant l'œuvre de sa devancière, lui a permis de mettre en relief un certain nombre de questions et de faits moins connus. Le principal de ces derniers, c'est le titre de fondateur, tant de Ville-Marie que de l'Hôtel-Dieu, qui revient à Jérôme Le Royer de La Dauversière (chap. 18), d'après une lettre de Marie Morin elle-même. Sœur Lefebvre a, du même coup, mis au point la question des vœux solennels de religion au Canada comme en France (chap. 6 et 7).

Parmi les spectacles sur lesquels insistent les *Annales* et que relève la biographe de Mère Morin, il en est peu d'aussi édifiants que celui de la charité et de la patience des Hospitalières. Les deuils s'accumulent autour de leur maison d'accueil (ch. 8) ; la mer engloutit souvent les vaisseaux qui apportent chaque année les provisions indispensables, les rentes sur lesquelles on compte ; l'incendie dévore deux fois l'institution et ni le gouvernement ni la population ne se morfondent pour contribuer à son relèvement. Au lieu de se désespérer de ces déboires, Mère Morin n'émet habituellement que cette confession résignée : « Le Seigneur nous inflige ces peines pour nous aider à expier les péchés des hommes contre Lui. »

C'est à cette expiation que contribuait aussi la charité des religieuses. Envers les pauvres et les Iroquois aussi ingrats qu'exigeants, leur zèle n'a pas de limites. Souvent, pour ne pas les priver, on réduit la nourriture des moniales à « un quignon de pain » par jour. En hiver, avant de pouvoir s'appliquer à son office, chacune doit souvent « prendre la pelle et lancer au dehors les bancs de la neige qui s'est infiltrée dans les chambres par les trous du toit et les interstices des murs délabrés ». Et que dire de la fraternité qui règne entre les filles de Mère Morin et celles de Mère Bourgeoys, quand celle-ci, à deux reprises, accueille dans sa masure les sinistrées de l'Hôtel-Dieu (ch. 15 et 19) ?

Autant qu'une biographie consciencieuse, le livre de Sœur Lefebvre apparaît à la fois comme un ouvrage d'édification profonde et de discrète protestation contre les plaintes que nous préférons au milieu de notre confort et de notre luxe. Puisse-t-on entendre la leçon que nous servent ainsi les héroïques colons et les non moins héroïques Hospitalières de Ville-Marie !

EMILE CHARTIER, p.d.